

# ALBERT LIBERTAD

ARTICLES CHOISIS



EDITION DU GROUPE "LIBERTAD" DE LA FEDERATION ANARCHISTE

## COMPAGNONS

*Les articles qui suivent, pour la plupart inédits, ont été écrits par Albert Libertad dans le **Libertaire**, puis dans le journal **L'Anarchie**, qu'il fonda en 1905 avec ses compagnes Anna et Amandine Mahé. Le premier numéro, qui paraît le 13 avril, publie le très connu « Appel aux résignés ».*

*Pourquoi une brochure regroupant des textes de Libertad ?*

*Albert Joseph, dit Libertad reste une des figures les plus mal connues du mouvement anarchiste français. Les calomnies auxquelles il a dû faire face de son vivant ont laissé des marques qui, encore aujourd'hui, ne sont pas effacées.*

*Accusé sans la moindre preuve d'être un « agent provocateur », réduit à l'état de caricature par Aragon dans : *Les clôches de Bâle* », Libertad passe, de nos jours encore, pour le prototype même de « l'individualiste-folklorique », préférant l'action spectaculaire et dérisoire à la réflexion constructive.*

*Pourtant, la verve de Libertad dans le mouvement anarchiste du début du siècle apporte un ton nouveau : si les violentes diatribes contre l'Etat, l'Eglise, l'Armée, la Morale reste inscrite dans la tradition anarchiste, en revanche, c'est d'une façon volontairement provocante qu'il s'adresse aux prolétaires : « C'est vous, les ouvriers qui fabriquez la matière vivante et la matière traitée pour vous tuer mutuellement ».*

*Ses théories sur le travail utile et ses « gestes de mort » face à un capitalisme naissant sont aujourd'hui d'une actualité criante.*

*Antisyndicaliste (« les syndicats disciplineront plus fortement qu'elles ne l'ont jamais été, les armées du Travail et les feront, bon gré mal gré, de meilleures gardiennes du Capital. », 1906), il n'entre pas moins au Syndicat des correcteurs pour mener sa propagande anarchiste auprès des travailleurs.*

*Refusant l'ordre établi et toute forme d'oppression bureaucratique, ses attaques provocatrices contre le prolétariat vise surtout à secouer l'apathie des prolétaires, à les amener à s'organiser en prolétariat conscient.*

« *L'individualisme folklorique* » que l'on prête à Libertad ne résiste pas à la lecture de certains de ses articles, comme « *la liberté* » où il fustige les libertaires (les « *libérâtres* ») ou « *l'individualisme* » qu'il conclut par ces mots : « *La force nouvelle qui libérera les hommes lorsqu'ils sauront s'en rendre maîtres est faite du courant communiste et du courant individualiste enfin fusionnant l'un dans l'autre et trouvant leur aboutissement dans l'anarchisme* ».

*Cette brochure vise donc à mieux faire connaître Libertad, et à redécouvrir un militant de notre histoire.*

**Groupe Albert Libertad  
de la Fédération anarchiste**

## BIOGRAPHIE

**1875** — Naissance d'Albert Joseph, dit Libertad, à Bordeaux, de parents inconnus. Il serait le fils naturel d'un préfet. Pupille des enfants assistés de la Gironde, il va au lycée de Bordeaux, puis est placé chez un entrepreneur. Renvoyé, il retourne à l'hospice d'où il fugue.

**1894** — Libertad est comptable. Déjà repéré pour ses opinions anarchistes, il est surveillé par la police.

**1897** — Libertad vient à Paris et rejoint le **Libertaire**, fondé par Sébastien Faure. La même année, il est emprisonné pour deux mois après avoir « *troublé* » la messe au Sacré-Cœur.

**1898** — Il collabore au **Libertaire** et donne des conférences à Paris et en banlieue. Avec Janvion et Vivier, Libertad participe à un meeting contradictoire sur le thème « *La révolution violente* ».

**1899** — Il est de nouveau arrêté, lors du procès de Guérin. Sébastien Faure — dont le **Libertaire** cesse momentanément sa parution — et Emile Pouget lancent un quotidien « *dreyfussiste* » le **Journal du Peuple**, auquel Libertad participe, avec Janvion, Malato, Pelloutier, Delesalle... Il passe plusieurs semaines en prison.

**1900** — Libertad continue ses conférences à Amiens, Belleville et en banlieue. Il s'adresse au Préfet de police pour se plaindre de la surveillance continuelle dont il est l'objet. Il est correcteur chez Lamy-Laffon où il reste jusqu'à la création de **L'Anarchie**, en 1905. Il rencontre Paraf-Javal à Nanterre, et tous deux organisent les « *Causeries populaires* » afin de développer la propagande anarchiste en région parisienne. (Leur collaboration éclatera vers 1906, et donnera lieu à de violents affrontements entre les amis de Libertad et ceux de Paraf-Javal).

**1901** — Libertad est admis au syndicat des correcteurs. Il est condamné à trois mois de prison pour avoir crié « *A bas l'armée !* » à Noisy-le-Sec.

**1904** — Les « *Causeries populaires* » connaissent un réel succès dans Paris. Il ouvre une librairie rue Duméril.

**1904** — Libertad et Paraf-Javal quittent la ligue antimilita-

riste et refusent d'adhérer à l'Association internationale antimilitariste. (Voir « La bonne discipline »).

**1905** — Création de **L'Anarchie**, qui n'a aucun directeur ni rédacteur et dont la composition typographique a banni toute majuscule, comme symbole de « l'égalité ».

Attentat contre le roi d'Espagne, Alphonse XIII, en visite à Paris. Malato et trois autres camarades sont accusés puis finalement acquittés par la Cour d'Assises de la Seine. Libertad est arrêté avant l'attentat, ce qui donne lieu à des notes « tendancieuses » dans plusieurs journaux, et notamment « L'Humanité », disant que « Libertad n'a pas été inquiété » puisqu'il a pu fausser compagnie à ses gardiens. Il exige un rectificatif.

**1906** — La campagne contre les élections législatives bat son plein. Les conférences anarchistes se multiplient. Libertad travaille alors comme typographe. Le 14 juillet, **L'Anarchie** édite 100 000 affiches « La Bastille de l'Autorité ». Anna Mahé et Libertad lancent une souscription pour doter les « Causeries populaires » d'une imprimerie.

**1907** — **L'Anarchie** est désormais imprimée directement rue du Chevalier-de-la-Barre, siège des Causeries. A l'issue d'une conférence, Libertad et quelques camarades sont violemment agressés par les flics, à coups de sabres et de bottes. Libertad est laissé pour mort, un meeting est organisé.

**1908** — En octobre, il part en Suisse pour une série de conférences. Paraf-Javal qui a quitté les « Causeries populaires » fait paraître « Evolution d'un groupe sous une mauvaise influence. **L'Anarchie** et les **Causeries populaires** sous l'influence de L. », brochure où, sans aucune preuve, il se livre à des insinuations sordides sur Libertad. Meeting sur « L'Europe révolutionnaire ». Conférence avec Lorulot et Marceau Raimbault lors du départ de la « classe ». Le 12 novembre, Libertad meurt à l'hôpital Lariboisière, à la suite d'un anthrax.

## LA LIBERTÉ

Beaucoup pensent que c'est une simple querelle de mots, une préférence de termes qui fait se déclarer les uns libertaires, les autres anarchistes. J'ai un avis tout différent.

Je suis anarchiste et je tiens à l'étiquette non pour une vaine parure de mots, mais parce qu'elle signifie une philosophie, une méthode différentes de celles du libertaire.

Le libertaire, ainsi que l'indique le mot, est un adorateur de la liberté. Pour lui, elle est le commencement et la fin de toutes choses. Rendre un culte à la liberté, inscrire son nom sur tous les murs, lui élever des statues éclairant le monde, en parler à tout propos et hors de propos, se déclarer *libre* de ses mouvements alors que le déterminisme héréditaire, atavique et ambiant vous fait esclave... voilà le fait du libertaire.

L'anarchiste, en s'en reportant simplement à l'étymologie, est contre l'autorité. C'est exact. Il ne fait pas de la liberté la causalité mais plutôt la finalité de l'évolution de son individu. Il ne dit pas, même lorsqu'il s'agit du moindre de ses gestes : « je suis libre » mais : « je veux être libre ». Pour lui, la liberté n'est pas une entité, une qualité, un bloc qu'il a ou qu'il n'a pas, mais un résultat qu'il acquiert au fur et à mesure qu'il acquiert de la puissance.

Il ne fait pas de la liberté un droit antérieur à lui, antérieur aux hommes, mais une science qu'il acquiert, que les hommes acquièrent, au jour le jour, en s'affranchissant de l'ignorance, en supprimant les entraves de la tyrannie et de la propriété.

L'homme n'est pas libre de faire ou de ne pas faire, de par sa seule volonté. Il apprend à faire ou à ne pas faire quand il a exercé son jugement, éclairé son ignorance ou détruit les obstacles qui le gênaient. Ainsi, si nous plaçons un libertaire, sans connaissances musicales, devant un piano, est-il *libre* d'en jouer ? Non ! il n'aura cette liberté que lorsqu'il aura appris la musique et le doigté de l'instrument. C'est ce que dit l'anarchiste. Aussi lutte-t-il contre l'autorité qui l'empêche de développer ses aptitudes musicales — lorsqu'il en a — ou qui détient les pianos. Pour avoir la liberté de jouer, il faut qu'il ait la puissance de savoir et la puissance d'a-

voir un piano à sa disposition.

La liberté est une force qu'il faut savoir développer en son individu ; nul ne peut l'accorder.

Lorsque la République prend la devise faimeuse : « Liberté, égalité, fraternité », fait-elle que nous soyons libres, que nous soyons égaux, que nous soyons frères ? Elle nous dit : « Vous êtes libres ». Ce sont de vaines paroles puisque nous n'avons pas la puissance d'être libres. Et pourquoi n'avons-nous pas cette puissance ? Surtout parce que nous ne savons pas en acquérir la connaissance exacte. Nous prenons le mirage pour la réalité.

Nous attendons toujours la liberté d'un Etat, d'un Rédempteur, d'une Révolution, nous ne travaillons jamais à la développer dans chaque individu. Quelle est la baguette magique qui transformera la génération actuelle née de siècles de servitude et de résignation en une génération d'hommes méritant la liberté, parce qu'assez forts pour la conquérir ?

Cette transformation viendra de la conscience qu'auront les hommes de n'avoir pas la liberté de la conscience, que la liberté n'est pas en eux, qu'ils n'ont pas le *droit* d'être libres, qu'ils ne naissent pas tous libres et égaux... et que pourtant il est impossible d'avoir du bonheur sans la liberté. Le jour où ils auront cette conscience ils seront prêts à tout pour acquérir la liberté. C'est pourquoi les anarchistes luttent avec tant de force contre le courant libertaire qui fait prendre l'ombre pour la proie.

Pour acquérir cette puissance, il nous faut lutter contre deux courants qui menacent la conquête de notre liberté : il faut la défendre contre autrui et contre soi-même, contre les forces extérieures et contre les forces intérieures.

Pour aller vers la liberté, il nous faut développer notre individualité. — Quand je dis : aller vers la liberté, je veux dire aller vers le plus complet développement de notre individu —. Nous ne sommes donc pas libres de prendre n'importe quel chemin, il faut nous efforcer de prendre le « bon chemin ». Nous ne sommes pas libres de céder à des passions dérégées, nous sommes obligés de les satisfaire. Nous ne sommes pas libres de nous mettre en un état d'ébriété faisant perdre à notre personnalité l'usage de sa volonté et la mettant sous toutes les dépendances ; disons plutôt que nous subissons la tyrannie d'une passion que la misère ou le luxe nous a donnée. La véritable liberté consisterait à faire acte d'autorité sur cette habitude, pour se libérer de sa tyrannie et des corollaires.

J'ai bien dit : acte d'autorité, car je n'ai pas la passion de la liberté considérée à priori. Je ne suis pas libérateur. Si je veux acqué-

rir la liberté, je ne l'adore pas. Je ne m'amuse pas à me refuser à l'acte d'autorité qui me fera vaincre l'adversaire qui m'attaque, ni même je ne me refuse pas à l'acte d'autorité qui me fera attaquer l'adversaire. Je sais que tout acte de force est un acte d'autorité. Je désirerais n'avoir jamais à employer la force, l'autorité contre d'autres hommes, mais je vis au XX<sup>e</sup> siècle et je ne suis pas libre de la direction de mes mouvements pour acquérir la liberté.

Ainsi, je considère la Révolution comme un acte d'autorité de quelques-uns sur quelques autres, la révolte individuelle comme un acte d'autorité d'un sur d'autres. Et pourtant je trouve ces moyens logiques, mais je veux en déterminer exactement l'intention. Je les trouve logiques et je suis prêt à y coopérer, si ces actes d'autorité temporaire ont pour but de détruire une autorité stable, de donner plus de liberté ; je les trouve illogiques et je les entrave, s'ils n'ont pour but que de déplacer une autorité. Par ces actes, l'autorité augmente de puissance : elle a celle qui n'a fait que changer de nom, plus celle que l'on a déployée à l'occasion de ce changement.

Les libertaires font un dogme de la liberté ; les anarchistes en font un terme. Les libertaires pensent que l'homme naît libre et que la société le fait esclave. Les anarchistes se rendent compte que l'homme naît dans la plus complète des dépendances, dans la plus grande des servitudes et que la civilisation le mène sur le chemin de la liberté.

Ce que les anarchistes reprochent à l'association des hommes — à la société — c'est d'obstruer le chemin après y avoir guidé nos premiers pas. La société délivre de la faim, des fièvres malignes, des bêtes féroces — évidemment pas en tous les cas, mais en la généralité — mais elle le fait la proie de la misère, du surmenage et des gouvernants. Elle le mène de Charybde en Scylla. Elle fait échapper l'enfant à l'autorité de la nature pour le placer sous l'autorité des hommes.

L'anarchiste intervient. Il ne demande pas la liberté comme un bien qu'on lui a pris, mais comme un bien qu'on lui empêche d'acquérir. Il observe la société présente et il constate qu'elle est un mauvais instrument, un mauvais moyen pour appeler les individus à leur complet développement.

L'anarchiste voit la société entourer les hommes d'un treillis de lois, d'un filet de règlements, d'une atmosphère de morale et de préjugés sans rien faire pour les sortir de la nuit de l'ignorance. Il n'a pas la religion libertaire, libérale pourrait-on dire, mais il veut de plus en plus la liberté pour son individu, comme il veut

un air plus pur pour ses poumons. Il se décide alors à travailler par tous les moyens à briser les fils du treillis, les mailles du filet et il s'efforce d'ouvrir grandes les baies du libre examen.

Le désir de l'anarchiste est de pouvoir exercer ses facultés avec le plus d'intensité possible. Plus il s'instruit, plus il prend d'expérience, plus il renverse d'obstacles, tant intellectuels, moraux que matériels, plus il prend un champ large, plus il permet d'extension à son individualité, plus il devient libre d'évoluer et plus il s'achemine vers la réalisation de son désir.

Mais que je ne me laisse pas entraîner et que je revienne plus exactement au sujet.

Le libertaire qui n'a pas la puissance de réaliser une observation, une critique dont il reconnaît le bien fondé ou qui même ne veut pas la discuter, répond : « Je suis bien *libre* d'agir ainsi. » L'anarchiste dit : « Je crois que j'ai raison d'agir ainsi, mais voyons ». Et si la critique faite s'adresse à une passion dont il ne se sent pas la force de se libérer, il ajoutera : « Je suis sous l'esclavage de l'atavisme et de l'habitude ». Cette simple constatation ne sera pas bienveillante. Elle portera une force en elle-même, peut-être pour l'individu attaqué, mais sûrement pour l'individu qui la fait, et pour ceux qui seront présents moins attaqués par la passion en question.

L'anarchiste ne se trompe pas sur le domaine acquis. Il ne dit pas : « Je suis bien *libre* de marier ma fille si ça me plaît ? — J'ai bien le *droit* de porter un chapeau haut de forme, si ça me convient » parce qu'il sait que cette liberté, ce droit sont un tribut payé à la morale du Milieu, aux conventions du Monde ; sont imposés par l'Extérieur à l'encontre de tout vouloir, de tout déterminisme intérieur de l'individu en cause.

L'anarchiste agit ainsi non par modestie, par esprit de contradiction, mais parce qu'il part d'une conception toute différente de celle du libertaire. Il ne croit pas à la liberté innée, mais à la liberté à acquérir. Et du fait de savoir qu'il n'a pas toutes les libertés, il a bien plus de volonté pour acquérir la puissance de la liberté.

Les mots n'ont pas une valeur en eux-mêmes. Ils ont un sens qu'il faut bien connaître, bien préciser afin de ne pas se laisser prendre à leur magie. La grande Révolution nous a bernés par sa devise : « Liberté, égalité, fraternité » ; les libéralistes, les libéraux nous ont chantés sur tous les tons leur « laissez faire » avec le refrain de la liberté du travail ; les libertaires se leurrent par une croyance en une liberté préétablie et font des critiques en son honneur... Les anarchistes ne doivent pas vouloir le mot mais la cho-

se. Ils sont contre le commandement, contre le gouvernement, contre la puissance économique, religieuse et morale, sachant que plus ils diminueront l'autorité plus ils augmenteront la liberté.

Il est un rapport entre la puissance du Milieu et la puissance de l'Individu. Plus le premier terme de ce rapport diminue, plus l'autorité est diminuée, plus la liberté est augmentée.

Que veut l'anarchiste ? Arriver à faire que les deux puissances s'équilibrent, que l'individu ait la liberté réelle de ses mouvements sans jamais entraver la liberté des mouvements d'autrui. L'anarchiste ne veut pas renverser le rapport pour faire que sa liberté soit faite de l'esclavage des autres, car il sait que l'autorité est mauvaise en soi-même, tant pour celui qui la subit que pour celui qui la donne.

Pour connaître véritablement la liberté, il faut développer l'homme jusqu'à faire que nulle autorité n'ait possibilité d'être.

## NOUS ALLONS...

... Nous n'avons pas la foi, nous n'avons pas la confiance absolue en notre réussite : nous sommes certains ne n'avoir rien négligé, d'avoir fait tous nos efforts pour être sur la bonne route.

Nous n'avons pas la certitude de réussir : nous n'avons pas la certitude d'avoir raison.

Nous ne savons pas, nous ne pouvons même pas savoir si la réussite sera au bout de nos efforts, si elle en sera la récompense ; nous tâchons de faire les gestes d'agir, afin que, logiquement, nous devions arriver au résultat qui nous intéresse.

Ceux qui envisagent le but dès les premiers pas, ceux qui veulent la certitude d'y atteindre avant de marcher n'y arrivent jamais.

Quel que soit le travail entrepris, si près en soit l'achèvement, qui peut dire en voir la fin ? Qui peut dire : je récolterai abondamment ce que je sème ; j'habiterai cette maison que je construis, je mangerai les fruits de l'arbre que je plante ?

Et pourtant, on jette le blé en la terre, on assemble les pierres les unes aux autres, on entoure de soins l'arbrisseau.

Parce qu'on ne connaît pas de façon certaine, sûre, pour qui, comment, quand sera le résultat, va-t-on négliger les efforts pour qu'il soit possiblement bon ? Va-t-on jeter le grain sur la roche dure ou le mélanger à l'ivraie ? Va-t-on assembler les pierres sans l'équerre et le fil à plomb ? Va-t-on mettre le plant au carrefour de tous les vents ?

La joie du résultat est déjà dans la joie de l'effort. Celui qui fait les premiers pas dans un sens qu'il a toute raison de croire bon, arrive déjà au but, c'est-à-dire qu'il a la récompense immédiate de ce labeur.

Nous n'avons pas besoin de connaître si nous réussirons, si les hommes arriveront à vivre dans une harmonie assez grande pour assurer le complet développement de leur individualité, nous avons à faire les gestes pour que cela soit, à aller dans le sens que déterminent juste et notre raisonnement et notre expérience.

Nous ne disons pas : « Les hommes naissent bons, ils doivent

donc s'harmoniser. » Nous disons : « Logiquement, il serait de l'intérêt des hommes d'obtenir avec le moindre effort la plus grande somme de bien-être ; non point en vue de supprimer l'effort, mais de l'utiliser toujours à obtenir mieux. Il faut donc leur démontrer où se trouve leur intérêt. L'entente entre les individus est le meilleur moyen pour arriver à assurer le bonheur de l'homme. Essayons de lui faire comprendre. »

L'idée du heurt de la terre par quelque météore, d'un affaissement du sol, d'un embrasement général pouvant venir interrompre notre démonstration ou notre expérience ne peut nous empêcher de commencer l'une et l'autre. De même, la non-compréhension, par la majorité des hommes, de nos idées, de notre pratique, soit pas crétinisme, soit par perversité, ne saurait être une raison pour nous interrompre de penser et de critiquer.

Tout travail commencé est en voie d'achèvement, quelle que soit la résistance du milieu attaqué. Il n'est pas de se suggestionner par la magnificence ou la proximité du but à atteindre, mais bien plutôt de se convaincre par une critique constante que l'on procède de la bonne manière, que l'on ne s'égare pas dans les côtés.

Nous allons avec ardeur, avec force, avec plaisir dans tel sens déterminé parce que nous avons la conscience d'avoir tout fait et d'être prêts à tout faire pour que ce soit la bonne direction. Nous apportons à l'étude le plus grand soin, la plus grande attention et nous donnons à l'action la plus grande énergie. Alors que nous dirigeons notre activité dans un sens donné, il n'est point de nous dire : « Le labeur est dur ; la société étatiste est solidement organisée ; la bêtise des hommes est considérable », il serait mieux de nous montrer que nous nous trompons de direction. Si l'on y parvenait, nous emploierions la même force, dans un autre sens, sans aucune défaillance. Car nous n'avons pas la *foi* en tel but, l'*illusion* en tel paradis, mais la certitude d'employer notre effort dans le sens le meilleur.

Il ne saurait nous importer d'un résultat immédiat, tangible, mais qui retarderait, détournerait du chemin exact. L'appât des réformes sollicitant la masse des hommes ne saurait nous attarder.

Pour précipiter notre marche, nous n'avons pas besoin des mirages nous montrant le but tout proche, à portée de notre main. Il nous suffit de savoir que nous allons... et que, si parfois nous piétinons sur place, nous ne nous égarons pas.

Le mirage vous appelle à droite et à gauche, vous détourne, et, si l'on réussit à revenir sur la bonne route, c'est affaîssé et diminué par l'illusion perdue. La griserie des mots et des illusions

ressemble à celle de l'alcool, elle peut jeter les foules dans un mouvement passionné, vers un but tout proche : mais les foules s'arrêtent dégrisées.

Elles s'arrêtent découragées par le vide du résultat. La constance du courage n'est pas dans le fait d'arriver, mais dans la certitude d'avoir raison.

Nous n'avons pas besoin que nul poteau indicateur nous montre que nous avons fait le tiers, le quart, le centième du chemin ; que nul ne jauge la quantité de notre effort et sans rapport avec l'effort global. Nous nous plaisons à savoir que nous donnons, selon nos forces et dans le sens que nous croyons le meilleur, tout ce que nous pouvons donner.

Nous croyons à une constante évolution, nous savons donc qu'il n'y a pas de but. Il nous suffit d'aller toujours devant nous, toujours dans le bon chemin. Et que les meutes aboient après nous, que nous soyons les fous, les mauvais, que la majorité se dresse sur notre passage, que l'atavisme, l'hérédité veuillent imposer leurs lois comme inéluctables, que le milieu se défende âprement, que le but soit loin, très loin, il ne saurait nous importer.

Nous allons... employant tous les moyens, tour à tour persuasifs et violents. Nous sommes prêts à nous défendre et à attaquer, quel que puisse être le nombre des victimes. Nous sommes prêts à nous unir à quiconque et à tous pour la réalisation du bonheur universel et pour le développement normal de l'Unique.

Nous allons... Chaque effort porte sa joie en lui-même et chaque jour voit son étape, si minime soit-elle.

Nous allons... Nous n'avons pas la certitude d'arriver, nous avons la conscience d'avoir tout fait et d'être prêts à tout faire pour avoir raison, donc pour arriver.

Et c'est ce qui fait que nous sommes les plus forts... que nous ne sommes jamais las.

Nous allons...



## OBSESSION

Durand, sortant de son hôtel, un sourire de contentement sur les lèvres, eut un petit recul, en lisant une minuscule affiche :

*Pendant que nous crevons dans la rue,  
le bourgeois a des palais pour se loger.  
Mort aux bourgeois !  
Vive l'Anarchie !*

puis, il ricana, et cria au concierge : « Vous enlèverez ces idioties plaquées sur la porte. »

Et son sourire tranquille revint quand il aperçut, glorieux dans leur nullité, deux agents faisant les cents pas. Mais il s'arrêta en même temps qu'eux, d'ailleurs, des étiquettes rouges tranchaient sur la crudité blanche du mur :

*Les sergots sont les bouledogues du bourgeois  
Mort aux flics !  
Vive l'Anarchie !*

Les sergots s'usèrent les ongles à gratter ces affiches et Durand s'en alla soucieux. Lorsque au coin de l'avenue, un bruit de clairons et tambours se fit entendre et au loin apparurent deux bataillons. Il se sentit protégé et poussa un soupir de soulagement.

La troupe passant devant lui, il se découvrit ; à ce moment, comme un vol de papillons, flotta dans l'air une multitude de carrés de papier ; indifféremment, il lut :

*L'armée est l'école du crime.  
Vive l'Anarchie !*

Quelques-uns de ces papiers volèrent sur les soldats, d'autres les couvrirent ; l'obsession le reprit, il se sentit comme écrasé par ces légers papillons.

Comme il s'asseyait en sa place ordinaire pour prendre le bock ou l'apéritif habituel, sur la table s'étalait encore une étiquette :

*Va, gave-toi, le jour viendra où la haine nous rendra cannibales.  
Vive l'Anarchie !*

Il ricana, mais cette fois il n'amoncella pas soucoupe sur soucoupe.

Se levant, il se dirigea rapidement vers le coin de la rue X, où les exploiters demandent des ouvriers et machinalement chercha des yeux son affiche réclame, elle était recouverte et on lisait :

*L'exploiteur Chose ou Machin demandent vos fils pour les avilir,  
vos filles pour les violer, vous et vos femmes  
pour vous exploiter  
Avis aux pantres.  
Vive l'Anarchie !*

Il hochait la tête et se rendit vers son bureau. On lisait sur une plaque : *Durand et Cie, Société au capital de 2 millions, mais, dessous, l'exaspérante critique disait son mot :*

*Le capital est le produit du travail volé  
et accumulé par les fainéants.  
Vive l'Anarchie !*

Il l'arracha rapidement. Il expédia quelques affaires et, pour se distraire, pensa à voir sa maîtresse. Chemin faisant, il acheta un bouquet qu'il lui offrit.

Elle sourit, voyant parmi les fleurs comme un billet doux : « Des vers, maintenant, dit-elle ? »

*La prostitution est le déversoir du trop plein des bourgeois.  
Du fils du pauvre on fait l'esclave et de sa fille sa courtisane.  
Vive l'Anarchie !*

Elle lui jeta son bouquet à la face et le chassa.

Honteux, fatigué, il rentra chez lui, la porte avait repris son aspect ordinaire.

Or, rentrant dans le salon, sa femme lui dit : « Vois cette potiche que je viens d'acheter, une occasion. » Il la prit, la tourna, la retourna ; un papier tomba :

*Le luxe du bourgeois est payé par le sang du pauvre.  
Vive l'Anarchie !*

Et ce « Vive l'Anarchie ! », et ces réclamations acerbes, tout cela voltigeait autour de lui et, ce soir-là, il ne vit pas sa femme, de crainte de trouver, en un endroit discret et touffu, une étiquette où il eut lu :

*Le mariage : c'est la prostitution légale.  
Vive l'Anarchie !*

**Le Libertaire**  
**26/08/1898**

## A NOS AMIS QUI S'ARRÊTENT

Sous des titres divers et par de multiples camarades, voilà que se répète la même plainte : « Où vont les anarchistes ? » Echo de plaintes aussi respectables : « Où va la Patrie ? », « Où vont les Français ? », « Où va la famille ? », « Où allons-nous ? », « Où va l'esprit de religion ? ». Rengaine respectable, qui se traduit pour les gens simples : « Ah ! de notre temps »

Les gens qui se sont endormis ou pétrifiés se réveillent tout à coup et ne se reconnaissant plus ou plutôt ne reconnaissant plus le milieu, lequel a évolué lentement, mais sûrement, se mettent à crier : « Casse-cou, péril, danger, Cause » ainsi que le ferait un de nos grands-pères à la vue des tramways électriques.

Calmez-vous, mes amis, il n'y a pas de périls en la demeure. Secouez-vous. Réveillez-vous. L'anarchie n'est pas une chose morte. Elle vit, donc elle se transforme.

Pour quelques-uns, l'anarchie peut n'être qu'une scission du socialisme révolutionnaire. Peut-être, alors que cette idée fut jetée, ne fut-elle que cela. Elle est actuellement autre chose.

Il s'est dégagé de toutes les philosophies mondiales, une philosophie nouvelle, de toutes les philosophies mortes, une philosophie vivante : Lao-Tse et Epictète, Confucius et Epicure, Rabelais et Pascal, Fourier et Proudhon. Marx et Bakounine, Stirner et Nietzsche, sans parler du travail de création et d'adaptation de cerveaux encore vivants, ont coopéré afin de lui donner une forme assimilable à tous les individus.

Tous les encyclopédistes, Diderot en tête, tous les critiques de l'ancien régime, Voltaire, Rousseau, tous les véritables démolisseurs de religions : le curé Meslier, Volney, Dupuis lui ont porté la force de leurs critiques.

Tous les savants lui donnent l'appui de leur science et s'ils ne la vivent pas en société, ils la vivent, tout au moins, dans leur laboratoire appliquant à leurs recherches sa méthode de libre-examen. Aussi, qu'ils le veuillent ou non, chacune de leurs découvertes, augmente la force de cette philosophie et cultive l'autorité routinière.

Cette philosophie, cette science, dirais-je, qui fait remonter tout à l'individu, lui donnant enfin sa place, nous voulons la mettre en pratique. Nous voulons la sortir des livres où elle était enfouie, des chaires où elle s'enseignait à de seuls privilégiés, des laboratoires où elle se limitait à de pures expériences et la jeter dans le terrain multiple de la vie aux prises avec les individus dans le champ d'expérience qui est le monde.

Là elle prend son véritable nom : *l'anarchie*, c'est-à-dire la philosophie du libre examen, celle qui n'impose rien par l'autorité et qui cherche à prouver tout par le raisonnement et l'expérience ; celle qui ne fait intervenir aucune entité, aucune idée subjective dans sa dialectique, celle pour qui la loi, implacable, jusqu'ici, des majorités ne saurait exister devant l'unité qui a raison et qui le prouve.

Il peut sembler aux esprits superficiels que cette nouvelle forme délaisse la lutte, alors qu'elle s'engage sûre d'elle-même, sur tous les points.

Parce que lasse de s'attaquer à des entités : Etat, Société, Bourgeoisie, elle s'attaque aux individus, essayant de les transformer, de les *révolutionner*, parce que mieux encore, elle se retourne sur elle-même, soucieuse de débarrasser son propre terrain des mauvaises herbes, les gens de la veille, les pétrifiés ou les endormis crient d'une voix de cauchemar : « Où allons-nous ? »

Evadés du socialisme, quelquefois pour des querelles étroites de mots, chassés par une majorité d'un congrès, ils avaient recueilli ce mot anarchie qu'on leur avait jeté à la face sans apercevoir (pour la plupart) le poids redoutable de cette épithète, sans autorité. Ils ne virent l'utilité de la lutte, lutte qu'ils engagèrent fort courageusement d'ailleurs, que contre les formes tangibles de l'autorité, ils recommençaient l'errement social qui fit détruire la Bastille et laisser reconstruire de nouvelles prisons.

Plus de chefs, et leur instinct leur faisait créer des pontifes nouveaux ; plus d'autorité et l'Anarchie, cette façon d'être scientifique devenait un dogme hors duquel il n'y avait point de salut.

Lorsque Veidaux, conseille de cultiver son individualisme et d'accomplir d'abord la révolution en soi ce sont, chez les *anarchistes* partisans d'une forme sociale *a priori* et *révolutionnaires* toujours des murmures et des cris. Ils ne comprennent pas, c'est hors de leur tracé.

Certes, Veidaux me semble frapper à faux à l'heure actuelle, et son article s'adresse beaucoup à cette forme passée de l'anarchie dont l'intransigeance enfantine ne fut peut-être pas inutile à l'épo-

que où elle naquit, mais qui n'ayant plus sa raison d'être, se meurt tranquillement.

De plus en plus, l'anarchiste actuel sent que si l'autorité a une forme objective dont l'armée, la police, les prisons sont des réalités matérielles, de plus en plus, dis-je, il sent qu'elle prend surtout sa force dans des idées subjectives qu'on ne peut arracher qu'une à une des cerveaux.

L'anarchiste sent que s'il ne peut se dérober à la forme extérieure de l'autorité, il lui est aussi difficile, sinon plus de se dérober à sa forme intérieure, jetée en lui par l'atavisme des siècles.

Il sent qu'il ne suffit pas de surprimer l'envoûtement des pierres d'églises (quoique cela ait son utilité) mais aussi l'envoûtement des idées religieuses des cléricaux et des anticléricaux.

Il voit que la tête coupée de Louis XVI, les coups de pieds successifs aux rois et aux empereurs dans ce siècle dernier n'ont rien prouvé et que toute une foule est prête à acclamer n'importe quel mode impératif : royaliste ou socialiste.

Et il constate que malgré toutes les persécutions, l'idée de Galilée a prévalu : qu'une fois démolie l'erreur de la terre immobile, et prouvée sa double rotation, un chemin était fait sur lequel l'humanité ne rétrograderait jamais.

Pour lui, tout est donc de prouver qu'il a la plus grande part de raison possible avec lui et d'essayer de démontrer qu'il possède actuellement une vérité, du reste ne vivre que vingt ans ainsi que l'a dit Ibsen, un peu par boutade.

Oui, maintenant, il ne comprend plus les phrases clichées. Il les laisse à ceux qui forment un parti et pour lesquels une discipline peut s'imposer, un opportunisme peut exister.

La Vérité ne saurait être contrariée par des critiques : il n'existe pas la cause des disciples de Pasteur ni celle des disciples de Roux et n'importe qui peut détruire leurs théories s'il apporte la preuve de ses dires.

Les anarchistes laissent aussi s'affubler les socialistes de cette épithète de révolutionnaires. Cela est d'une belle ironie en tête des programmes de ces hommes prêts à toutes les concessions, à tous les opportunistes, dans la bouche de ceux qu'on ne peut jamais voir sans qu'ils vous recommandent le calme et la dignité, de ceux qu'on ne voit pas dans aucun des lieux où la simple expression de sa pensée produit un remous dans la foule hurlante comme la pierre jetée dans la mare.

Où vont donc les anarchistes ? Ils vont ! Quoiqu'en disent les aveugles, ils vont, ils sont partout maintenant. La philosophie anar-

chiste, cette philosophie qui n'est pas un dogme ni une métaphysique et qui prend base sur le terrain ferme de la science, se glisse partout avec elle.

Ce mouvement ne craint pas la réaction. Comme celui de 92 ou 93, il n'est pas le produit d'un sentiment de curiosité maladive ou d'une pose esthétique, ni même celui d'une colère irraisonnée et impulsive contre un état de choses, mouvement que peut faire évanouir un parti ou calmer une répression terrible, j'en conviens et je le sais de bonne part. Non. Il est raisonné, s'appuie sur la science, il sait où il va, ou plutôt, où il veut aller. Nulle répression ne peut rien faire contre lui, il ne pourrait *craindre* qu'une démonstration prouvant sa fausseté, son inutilité. Alors il disparaîtrait et les forces qui le composent iraient à la recherche d'autres formes plus favorables, plus utiles au développement de l'individu.

Pour nous, l'anarchiste est celui qui a vaincu en lui les formes subjectives de l'autorité : religion, patrie, famille, respect humain ou qu'en dira-t-on et qui n'accepte rien qu'il n'ait passé au crible de sa raison autant que ses connaissances le lui permettent.

Convaincu avec Veidaux qu'un individu conscient de son but en vaut vingt-cinq mille, avec Paraf-Javal que rien ne vaut le travail du ferment pur, nous nous appliquons à vivre ce que nous croyons être bon, à formuler ce que nous vivons, sûr que c'est là la véritable lutte. Et lorsque l'occasion vient, nous savons nous en prendre aux formes matérielles de l'autorité, mieux et plus, nous le disons orgueilleusement, que ceux qui, alors grisés de mots, prêchent le calme à l'heure des gestes.

**Le Libertaire**  
n° 39 - Août 1903

## AUX RÉSIGNÉS

Je hais les résignés !

Je hais les résignés, comme je hais les malpropes, comme je hais les fainéants.

Je hais la résignation ! Je hais la malpropreté, je hais l'inaction.

Je plains le malade courbé sous quelque fièvre maligne ; je hais le malade imaginaire qu'un peu de volonté remettrait droit.

Je plains l'homme enchaîné, entouré de gardiens, écrasé du poids du fer et du nombre.

Je hais les soldats que courbe le poids d'un galon ou de trois étoiles ; les travailleurs que courbe le poids du capital.

J'aime l'homme qui dit ce qu'il sent où qu'il se trouve ; je hais le votard à la conquête perpétuelle d'une majorité.

J'aime le savant écrasé sous le poids des recherches scientifiques ; je hais l'individu qui courbe son corps sous le poids d'une puissance inconnue, d'un X quelconque, d'un Dieu.

Je hais, dis-je, tous ceux qui, cédant à autrui par peur, par résignation une part de leur puissance d'homme non seulement s'écrasent mais m'écrasent, moi, ceux que j'aime, du poids de leur concours affreux ou de leur inertie idiote.

Je les hais, oui, je les hais, car moi je le sens, je ne me courbe pas sous le galon de l'officier, l'écharpe du maire, l'or du capitaliste, les morales ou les religions, il y a longtemps que je sais que tout cela n'est que hochets que l'on brise comme verre... Je me courbe sous le poids de la résignation d'autrui. O Je hais la résignation !

J'aime la vie.

Je veux vivre, non mesquinement comme ceux qui ne satisfont qu'une part de leurs muscles, de leurs nerfs mais largement en satisfaisant les muscles des faciaux tout aussi bien que ceux des mollets, la masse de mes reins comme celle de mon cerveau.

Je ne veux pas troquer une part de maintenant pour une part fictive de demain, je ne veux céder rien du présent pour le vent de l'avenir.

Je ne veux rien courber de moi sous les mots Patrie — Dieu — Honneur. Je sais trop le vide de ces mots : spectres religieux et laïques.

Je me moque des retraites, des paradis, sous l'espoir desquels tiennent résignés, religons et capital.

Je ris, de ceux qui accumulent pour leur vieillesse se privent en leur jeunesse ; de ceux qui pour manger à soixante jeûnent à vingt ans.

Moi, je veux manger lorsque j'ai les dents fortes pour déchirer et broyer les viandes saines et les fruits succulents, lorsque les sucs de mon estomac digèrent sans aucun trouble ; je veux boire à ma soif les liquides rafraîchissants ou toniques.

Je veux aimer les femmes, ou la femme selon qu'il conviendra à nos désirs communs et je ne veux pas me résigner à la famille, à la loi, au Code, nul n'a droit sur nos corps. Tu veux, je veux. Moquons-nous de la famille, de la loi, antique forme de la résignation.

Mais ce n'est pas tout : je veux, puisque j'ai des yeux, des oreilles, d'autres sens que le boire, le manger, l'amour sexuel, jouir sous d'autres formes. Je veux voir les belles sculptures, les belles peintures, admirer Rodin ou Manet. Je veux entendre les meilleurs opéras de Beethoven ou de Wagner. Je veux connaître les classiques en la Comédie, feuilleter le bagage littéraire artistique qu'ont légué les hommes passés aux hommes présents ou mieux feuilleter l'œuvre toujours et à jamais inachevée de l'humanité.

Je veux de la joie pour moi, pour la compagne choisie, pour les enfants, pour les amis. Je veux un *home* où se puissent reposer agréablement mes yeux après le labeur fini.

Car je veux la joie du labeur aussi, cette joie saine, cette joie forte. Je veux que mes bras manient le rabot, le marteau, la bêche ou la faux.

Que les muscles se développent, que la cage thoracique s'élargisse à des mouvements puissants, utiles et raisonnés.

Je veux être utile, je veux nous soyons utiles. Je veux être utile à mon voisin et je veux que mon voisin me soit utile. Je désire que nous œuvrions beaucoup car je suis insatiable de jouissance. Et c'est parce que je veux jouir que je ne suis pas résigné.

Oui, oui, je veux produire, mais je veux jouir ; je veux pétrir la pâte, mais manger du meilleur pain ; faire la vendange, mais boire du meilleur vin ; construire la maison, mais habiter des meilleurs appartements ; faire les meubles, mais posséder l'utile voire

le beau ; je veux faire des théâtres, mais assez vastes pour y loger les miens et moi.

Je veux coopérer à produire, mais je veux coopérer à consommer.

Que les uns rêvent de produire pour d'autres à qui ils laisseront, ô ironie, le meilleur de leurs efforts, pour moi je veux, groupé librement, produire, mais consommer.

Résignés, regardez, je crache sur vos idoles ; je crache sur Dieu, je crache sur la Patrie, je crache sur le Christ, je crache sur les Drapeaux, je crache sur le Capital et sur le Veau d'or, je crache sur les Lois et sur les Codes, sur les Symboles et les religions : ce sont des hochets, je m'en moque, je m'en ris...

Ils ne sont rien que par vous, quittez-les et ils se brisent en miettes.

Vous êtes donc une force, ô résignés, de ces forces qui s'ignorent mais qui n'en sont pas moins des forces et je ne peux pas cracher sur vous, je ne peux que vous haïr... ou vous aimer.

Par-dessus tous mes désirs, j'ai celui de vous voir secouer votre résignation, dans un réveil terrible de Vie.

Il n'y a pas de Paradis futur, il n'y a pas d'avenir, il n'y a que le présent.

Vivons nous !

Vivons ! La Résignation, c'est la mort.

*La Révolte, c'est la Vie.*

L'Anarchie  
n° 1 - 13-04/1905

## LA BONNE DISCIPLINE

L'Ordre social ne forme qu'un bloc. Un bloc de même fonte.

On peut, selon les teintes, donner à chaque veine un nom différent. On y trouve la veine du capitalisme, la veine du cléricanisme, la veine du militarisme et bien d'autres encore. Mais on ne sait porter un coup de pioche contre telle veine sans toucher telle autre tant elles s'entrecroisent, se mêlent, se mélangent. Elles viennent d'une même coulée.

Aussi, lorsque de nos amis se proposèrent de fonder une ligne antimilitariste, j'entrai en bataille presque immédiate contre le projet.

Je dis « presque immédiate » car je pensais tout d'abord me trouver en face d'une spécialisation contre tel aspect de la société qui ne s'exclurait pas de souffleter telle autre.

Mais je compris vite que là n'était point la méthode employée et que j'étais en face d'une spécialisation exclusive de tout autre mode d'agir.

Successivement, et en me plaçant de ce point de vue anarchiste, auquel je m'efforce de rester le plus possible, je n'eus qu'à noter les multiples boulettes que nos amis roulèrent en leurs doigts.

Je ne reviendrai pas sur l'histoire du congrès d'Amsterdam ; sur la lettre donquichottesque envoyée à ces messieurs les souverains d'Europe, pour leur notifier d'avoir à licencier leurs armées. Frédéric Passy était dépassé, ô combien !

Je ne parlerai pas de la forme ridicule d'Association internationale avec sections nationales, départementales et communales ; de l'établissement d'une carte avec cotisation fixe dont partie réservée pour la section à laquelle appartient le cotisateur, partie pour le groupe central français, partie pour le groupe international. — Ne nous voilà-t-il pas aux beaux jours de l'Internationale ?

J'omettrai volontairement cette manie de s'encarter et de centraliser le travail pour dame Police ; les différents enfantillages, œuvres de mains administrativement (?) inexercées.

Oui, tout cela n'est que tâtonnements par lesquels nous ris-  
quons de passer tous chaque fois que nous entreprenons un tra-  
vail, une lutte un peu ardue.

Mais ce que fait que l'AIAT était à combattre, ou que, pour  
ma part, je crus ce travail de toute utilité, ce fut ce cantonnement  
exclusif dans l'antimilitarisme et cette fusion — dans ce but —  
avec tous ceux qui se targuaient de ne pas aimer l'armée.

De ce fait un pacte fut quasi conclu entre anarchistes et so-  
cialistes, voire radicaux, en vue de combattre le militarisme. Cer-  
tes, chacun devait prendre en dehors de cette lutte sa liberté en-  
tière. Mais nos amis qui se jetèrent tête baissée dans cette forme  
de propagande n'eurent plus le temps de se reprendre.

Dans plusieurs villes, à Paris même, dans quelques arrondis-  
sements, les groupes de l'AIA furent entièrement socialistes — et ce  
n'est d'ailleurs pas ceux qui remplissent leur « devoir internatio-  
nal » le plus mal — ; dans d'autres il y eut un équilibre fallacieux —  
car les individus qui se sont rencontrés la veille, prêts à se casser  
la figure dans une réunion électorale par exemple, ne sont pas  
prêts à marcher ensemble — ; le reste, ce fut le petit nombre,  
fut exclusivement anarchiste. Même des sections se partagèrent  
pour se trouver d'une même idée et pouvoir lutter plus utilement.

Mais dans les sections anarchistes, où l'idée d'autonomie de-  
vait nécessairement régner, ce fut bientôt autre chose. Elles n'atten-  
dirent pas les ordres, la ligne de conduite du Comité national :  
elles agirent.

Et voilà tout le problème qui se soulève à nouveau, nous obli-  
geant à porter le yeux sur ce milieu que la présence de nos amis  
rend malgré tout intéressant.

En effet, dans *Le Libertaire*, qui est l'organe français de l'AIAT,  
sous la signature E.M., deux articles viennent de paraître. Avec  
des atténuations, des restrictions, les sections — anarchistes, cela  
se lit à travers les lignes et dans les « fautes » qui leur sont repro-  
chées — reçoivent la leçon du Comité national.

Il y est développé avec soin, preuves à l'appui et affirmations  
surtout, deux théories socialistes : « *La Centralisation et la Spécia-  
lisation* ».

C'est le comité national qui doit faire paraître brochures,  
pamphlets, manifestes ; c'est le Comité national lorsqu'il le jugera  
nécessaire qui entreprendra une tournée de conférences. Il pourra  
en assumer les frais, » la caisse se trouvant constamment et nor-  
malement alimentée » ; c'est même le comité national qui se char-  
geait de la défense des camarades. Il aurait son avocat.

Voilà pour la centralisation.

Et voici pour la spécialisation.

« Les sections doivent s'en tenir au rôle nettement déterminé  
qu'elles se sont librement assigné : la destruction du militarisme »,  
dit E.M.

Et « deux sections, l'une du Midi, l'autre de Paris » sont « ami-  
calement mises en gardes contre un système qui, s'il était suivi,  
ne tarderait pas à constituer un sérieux danger pour la vitalité  
de l'AIA ».

Quel est donc ce « péché », véniel d'intention, mais mortel  
de conséquence ?

Avoir « organisé des réunions qui n'avaient qu'un rapport  
très lointain avec l'antimilitarisme », une sur « les miracles, la ma-  
gie et le moderne hypnotisme », l'autre sur « l'immortalité du Ma-  
riage ».

Et avec des tours et des détours, avec des périphrases flatteuses,  
couvrant de roses la brassée d'orties avec laquelle il fouette l'insu-  
bordination des sections, E.M. en arrive au grand point, utile à  
résoudre dès maintenant, car la période électorale s'approche à  
grands pas.

Le Comité national ne veut pas être un Comité directeur. Que  
non point. Il veut seulement « indiquer » la marche à suivre, dé-  
cider de la parution d'une brochure ou d'un manifeste et en choi-  
sir les termes. Comme une douce mère, il invite à la sagesse ses  
enfants, les sections. Voyez ce qui arrive à Lemaire, pour avoir fait  
paraître la brochure « Aux Conscrits » à Mochet pour un petit  
manifeste de rien du tout. Le Comité national donnera l'heure  
d'agir et notifiera le texte des paroles sacramentelles à prononcer  
et à écrire.

Et c'est le Comité national qui tiendra unis les éléments hété-  
rogènes que joint le plâtre d'un antimilitarisme fictif. Pour les  
antimilitaristes chrétiens, juifs ou francs-maçons on ne parlera  
pas de religion, ni de sinagrées culturelles ; pour les antimilitaristes  
collés à un numéro féminin selon la loi, on ne touchera pas au  
mariage ; pour les antimilitaristes politiciens et votards, on ne tou-  
chera pas à la politique, au socialisme ; pour les antimilitaristes  
commerçants, on passera l'éponge sur les falsifications et les vols  
patentés.

Pourvu que Frédéric Passy, Nicolas Romanoff et Roosevelt,  
ces partisans de la paix, ne songent pas, eux aussi, à faire une sec-  
tion qui paierait régulièrement ses cotisations et au nom de laquel-  
le on ne parlerait qu'avec componction de l'impérialisme bourgeois  
ou féodal.

Les sections se rencontreront donc toutes les semaines, plusieurs fois, pour rabâcher éternellement les mêmes rengaines. Des sous-Guerdat y feront des cours de révolution, de balistique et de dépa-vage de rues. On se serrera la main, tous unis dans un commun travail, etc., et l'on ira dans les locaux à côté, dire que les votards sont des idiots et que les anarchistes sont des « quarante sous ».

Qu'individuellement les anarchistes se complaisent à entrer dans des associations socialistes soi-disant antimilitaristes, c'est leur affaire. Ils peuvent y faire du travail. Je suis convaincu que, d'avance, ils ne restreindront pas l'envolée de leur propagande. Mais que les anarchistes paraissent avoir fondé eux-mêmes une association antimilitariste où on limitera les sujets parce qu'ils heurteraient les individus encore dans toutes les ignorances, c'est du dernier ridicule.

J'ai autrement confiance dans la logique des idées anarchistes. Je sais qu'elles ne craignent ni le débat ni la contradiction et dans n'importe quelle section, les camarades sauront prendre pied dans la discussion.

Mais cette logique anarchiste nous dit aussi la phrase par laquelle je commençais cet article :

L'Ordre social ne forme qu'un bloc. Un bloc de même fonte.

Je ne veux m'unir que par affinités en tâchant de conserver le plus possible mon autonomie, et le plus possible celle du groupe d'amis auxquels je me joindrai pour agir.

Craignons de fabriquer nous-mêmes des marchepieds pour escalader le pouvoir.

L'antimilitarisme est de source essentiellement anarchiste. L'antimilitarisme ne peut être qu'anarchiste. Seuls ceux qui luttent contre l'organisation sociale toute entière, ont le double vouloir de ne pas la défendre et de détruire ceux qui la soutiennent.

L'Anarchie  
30/11/1905

## SOCIALISME ET ANARCHISME

Certaines idées flottent dans l'atmosphère aux mêmes époques. De tous les côtés, comme si ce travail était fait d'un commun accord, se posent certains problèmes.

Ces questions se présentent d'une façon précise dans tel milieu, d'une façon floue dans tel autre, mais partout elles sollicitent l'attention des hommes qui réfléchissent.

Les camarades se rappellent la discussion passionnante que provoqua dans *Le Libertaire* et dans les *Causeries populaires* l'idée de la constitution d'un parti libertaire, lequel parti enverrait des représentants au Parlement. Des représentants de l'opposition, cela va de soi. C'est à peine si on sortait d'une discussion sur le syndicalisme obligatoire et général. On faillit même les mélanger et porter aux mêmes triomphes ou aux mêmes défaites syndicalisme et politique, parti du Travail et parti libertaire. On revoit encore dans cette bataille Paraf-Javal et Georges Paul, Niel et Malato. Pour les « leaders » de la discussion, les arguments réciproques ne furent pas convainquants, ou du moins il me semble, et chacun resta sur son terrain (...). Les dernières élections ont fait revivre cette question de Parti libertaire, de parti de concentration révolutionnaire.

D'aucuns ont pleuré gentiment dans leur gilet le regret de ne pas voir la parole anarchiste retentir à la tribune du Palais-Bourbon. D'aucuns sous-entendaient même qu'ils auraient volontiers accepté de se sacrifier pour la cause. Le même recommencement... Sera-ce la même acceptation ? Je ne le crois pas.

L'influence du milieu, les courants populaires gagnent même les anarchistes. Ils ont entendu parler partout de victoire de la Démocratie, de la République, des partis avancés. Ils en arrivent à escompter le triomphe légal de l'anarchie... Et comme l'anarchie, c'est un peu trop fort pour passer par la fissure parlementaire, se glisse seulement le petit avorton du libertarisme.

Si Guesde pontifiant en les estaminets du Nord, Guérault Richard gavrochant dans les cabarets montmartrois, Coutant pérorant dans les tavernes borgnes des environs de Paris et Jaurès



palabrant dans les cafés méridionaux, ont espéré leur verbe retentir du haut des tribunes parlementaires et leurs interruptions pimenter les séances législatives, n'avons-nous pas aussi, parmi nous, des gars incompris qui ne demandent qu'à manifester leur valeur.

J'ai souvent pensé que l'idiotie générale de mes contemporains et l'imbécilité lâche des camarades me permettraient de me caser à quelque gradin officiel. J'ai entrevu le geste et le bruit saccadé de mes triques dominant la houle des députés mieux que le bruit maigre de la sonnette présidentielle. Après cet humble aveu, vous me permettrez bien de vous montrer toute l'absurdité, tout le danger de laisser, sous n'importe quel prétexte, de laisser tomber l'anarchisme dans le traquenard du parlementarisme.

Tous les moyens sont tentés pour parvenir à cette chute. Les plus sincères comme les plus fourbes servent différents arguments.

Tout d'abord l'accord se fait avec les socialistes en écartant la question du vote et du parlementarisme. On marcherait avec les socialistes ultra-révolutionnaires, les syndicalistes action-directe, on s'unirait dans une lutte commune. Déjà un journal s'échafaude sur une idée de concentration révolutionnaire. Les éléments s'y associent d'une façon baroque.

Ici même, Ludovic Bertrand a parlé d'un accord avec les socialistes, en négligeant la tactique parlementaire. On marcherait main dans la main jusqu'à tel carrefour déterminé.

D'autres s'efforcent de montrer que les anarchistes ne sont que des socialistes. Ils veulent escamoter la valeur actuelle du mot socialisme sous le couvert de sa valeur passée.

Oui, nous sommes des socialistes puisque nous avons une pensée sociale, puisque nous nous préoccupons de problèmes sociaux : socialistes-anarchistes, pour aller plus vite nous sommes anarchistes.

Ce n'est pas nous qui rejetons le terme, ce sont des individus, un parti qui en abusent : ce sont les socialistes, c'est le parti socialiste.

Il a plu à ce dernier de faire d'une appellation générale une appellation particulière.

Si le mot socialisme doit signifier la doctrine de monsieur Jaurès ou celle de monsieur Guesde, (l'allemanisme ou le broussisme), nous n'en sommes pas. Nous pouvons tenir une place légale. L'anarchisme et l'Etatisme pourront se placer côte à côte.

Mais est-ce que cela voudra dire qu'ils ne se combattront pas pareillement ?

Notre individualisme, notre communisme n'ont rien de commun avec l'Etatisme, le collectivisme Allemano-Guesdo-Broussiste.

Il est aussi quelque chose dont on ne parle assez et qui sépare complètement les anarchistes des socialistes, c'est que la doctrine des seconds n'est qu'un ensemble de programmes politiques, alors que celle des premiers comporte tout un enseignement philosophique.

Le socialisme -- dans la valeur relative du mot -- est incomplet à côté de l'anarchisme. Le programme du socialisme prend l'électeur et le balade parmi ses droits et ses devoirs politiques. La philosophie de l'anarchisme prend l'individu au berceau et l'accompagne jusqu'au four crématoire.

L'anarchisme intéresse l'individu, non seulement en face de la collectivité, mais en face de lui-même. L'anarchisme ne s'adresse pas au citoyen mais à l'homme. Il l'arrête sur la porte des cabarets, des salles de scrutin, des bordels ou des casernes, des églises ou des fumeries d'opium.

Il le conduit sur le terrain de la science, du libre examen, de l'observation.

Alors que le socialisme de Guesde peut faire bon ménage avec le catholicisme, alors que le socialisme de Bebel se réclame du plus pur patriotisme, alors que le socialisme de Viviani, de Briand ou de Millerand s'acoquine avec les « meilleurs juges », l'anarchisme véritable détruit dans le cerveau des hommes les prétoires, les panthéons et les cathédrales qu'y élèvent l'idée de Justice, l'idée de Patrie, l'idée de Dieu.

On peut regretter parfois que notre choix, notre opinion ne se jettent pas à la face de l'opinion générale, à côté de celles des leaders du radicalisme ou du socialisme. Je ne le regrette pas.

Le jour où notre idée sera assez généralisée pour amener quelques-uns des nôtres au Parlement, nous aurons autre chose à faire que d'y aller pontifier. Nous serons en assez grand nombre pour jeter dans toutes les mains le livre, la brochure ; pour aller parler dans tous les milieux sans nous imposer la palinodie de l'élection et le mensonge du vote.

Dès maintenant, la minorité que nous formons fait vibrer plus puissamment que le parti socialiste unifié ou indépendant la corde de l'esprit du peuple.

C'est par milliers que nos brochures se répandent. La librairie socialiste ne peut rien mettre en face de la librairie anarchiste. Le socialisme n'a pas l'équivalent des brochures d'un Kropotkine, d'un Reclus, d'un Paraf-Javal, d'un Grave, d'un Nieuwenhuis ou d'un Malatesta. Elles sont partout, elles entrent partout.

Ce n'est pas la tribune du Palais Bourbon ou du Luxembourg

qu'il faut pour ses idées saines et fortes, ce sont des hommes pour les penser, les écrire, les colporter. Les idées, jetées du haut d'une tribune législative prennent une forme légale qui en diminue toute la force. Elles passent sous l'œil de la censure gouvernementale.

Les idées anarchistes ne prennent pas leur force, leur « autorité » du lieu d'où elles sont jetées, mais de leur propre valeur.

Il n'y a que les partis décadents qui ont besoin de l'autorité du vote et du nombre.

L'anarchisme est assez vivant. (...)

**L'Anarchie**  
**n° 64 - 28/06/1906**

## A LA CONQUÊTE DU BONHEUR

Tous les hommes, en quelque coin de la terre ils soient nés, sous quelque température, de quelque religion on les ait marqués à leur venue, tous les hommes courent après le bonheur, veulent par tous leurs pores conquérir le bonheur.

Pour ce faire, ils prennent des routes, des chemins bien différents, mais tous tendent vers le même but, vers le même point et souvent après avoir erré loin l'un de l'autre finissent-ils par se retrouver les mains et l'esprit tendus vers les mêmes désirs.

A la conquête du bonheur.

C'est en vue d'elle, que les pères et mères nous préparent, nous fortifient, dès le jeune âge. Que de moyens, que de méthodes, que de systèmes ! Et le bonheur s'enfuit loin des hommes, toujours insaisissable, toujours fugace. On croit le tenir et ce n'est qu'une ombre qu'on serre dans ses bras.

C'est à la conquête du bonheur qu'allait le missionnaire traversant les mers pour trouver le martyr afin de gagner plus sûrement une part de paradis, une part de bonheur. Les chemins sont contraires, mais la fille chaste qui macère sa chair sur l'étroite couchette de la cellule, veut conquérir le bonheur pareillement à la fille lascive à la recherche constante d'étreintes érotiques, qui ne la satisfont jamais.

Le commerçant placide qui débite, avec les mêmes gestes et les mêmes mots, toute sa vie, la même marchandise, et l'anarchiste rêveur qu'il regarde comme un fou, n'en vont pas moins à la conquête du bonheur, quoique sur un mode bien différent.

Disons-le vite ni les uns ni les autres ne l'atteignent, ou plutôt ni les uns ni les autres n'atteignent le bonheur sous la forme éthérée que les hommes se sont plu à lui donner.

Il reste sur nos épaules le poids des conceptions religieuses et mythiques des siècles premiers. Nous voyons le bonheur comme un état béat, de félicité complète dans lequel nous voguerons sans aucun souci, sans aucun travail, sans aucun effort dans le sein de dieu, dans sa pure contemplation.

Attendre le Paradis, bâtir l'île d'Utopie, ne sont-ce pas même besogne !

La vie, c'est la lutte constante, c'est le travail, le mouvement perpétuel. La vie c'est le bonheur. Diminuer l'intensité de la vie, c'est diminuer l'insensité du bonheur...

C'est une fausse conception du bonheur qui empêche les hommes de pouvoir l'atteindre. Ils se plaisent à le placer où il ne se trouve pas. La déception, si cruelle soit-elle, ne les empêche pas de suivre à nouveau les mêmes errements, les mêmes sottises.

Le bonheur est dans la satisfaction la plus complète de nos sens, dans l'utilisation la plus grande de nos organismes, le développement le plus intégral de notre individu. Nous le recherchons dans la béatitude céleste, dans le repos de la retraite, dans la douce quiétude de la fortune.

Le bonheur que nous cherchons tant, nous le jouons tous les jours sur des mots. Nous le perdons au nom de l'honneur de la patrie, de l'honneur du nom, de l'honneur conjugal. Pour un mot, un geste, nous prenons un fusil, une épée ou un revolver et nous allons tendre nos poitrines vers un autre fusil, une autre épée, un autre revolver, pour la patrie, la réputation, la fidélité éternelle.

Nous cherchons le bonheur, et il suffit du rire d'une femme (ou d'un homme selon les sexes) pour qu'il soit de longtemps chassé d'auprès de nous. Nous appuyons notre bonheur sur les sables les plus mouvants, sur les terres les plus friables, le long des océans, et nous crions quand il s'en va, emporté par le retour de la vague ou par la mobilité du sol. Nous bâtissons des châteaux de cartes que le moindre souffle peut détruire et nous disons ensuite : « Le bonheur n'est pas de cette terre ».

Non, le bonheur tel qu'on nous l'a montré, tel que des siècles de servitude de corps et d'esprit nous l'ont fait percevoir, n'existe pas. Mais il existe : c'est celui qui est fait de la plus large satisfaction de nos sens à toute heure de notre vie.

Echafaudons la cité du bonheur, mais disons-nous bien qu'il n'est possible de le faire que la place nette de tous les errements, de tous les préjugés, de toutes les autres cités spirituelles et morales qu'on a construites en son nom.

Laissons à la porte, toute notre éducation, toutes nos idées actuelle sur les choses, l'âme et son immortalité, la patrie et son honneur, la famille et sa réputation, l'amour et sa fidélité éternelle.

On nous a fait croire longtemps à un paradis après notre mort, les gouvernants veulent nous faire croire à un bonheur à

notre vieillesse ou selon notre fortune, sachons le vouloir dès maintenant, en quelque circonstance, en quelque position soyons-nous placés !

\*  
\*\*

Le grand problème du bonheur ce n'est pas tant de déterminer la route qui y mène, c'est de pouvoir assurer de quel corps et de quel cerveau sain on pourra la suivre.

**L'Anarchie**  
**n° 81 - 25/10/1906**

## QUE CRÈVE LE VIEUX MONDE

Ah ! Ah ! C'est le jour de l'an !

La voix claire de l'enfant et la voix cassée du vieillard entonnent la même ballade : la ballade des vœux et souhaits.

L'ouvrier à son patron, le débiteur à son créancier, le locataire à son propriétaire, disent la ritournelle de la bonne et heureuse année.

Le pauvre et la pauvre s'en vont par les rues chanter la complainte de la longue vie.

Ah ! Ah ! C'est le jour de l'an !

Il faut que l'on rit ! Il faut que l'on se réjouisse. Que toutes les figures prennent un air de fête. Que toutes les lèvres laissent échapper les meilleurs souhaits. Que sur toutes les faces se dessine le rictus de la joie.

C'est le jour du mensonge officiel, de l'hypocrisie sociale, de la charité pharisienne. C'est le jour du truqué et du faux, c'est le jour du vernis et du convenu.

Les faces s'illuminent et les maisons s'éclairent ! Et l'estomac est noir et la maison est vide. Tout est appareil, tout est façade, tout est leurre, tout est tromperie ! La main qui serre la votre est une griffe ou une patte. Le sourire qui vous accueille est un rictus ou une grimace. Le souhait qui vous reçoit est un blasphème ou une moquerie.

Dans la curée âpre des appétits, c'est l'armistice, c'est la trêve. Dans l'âpre curée des batailles, c'est le jour de l'an.

On l'entend l'écho qui répète la voix du canon et qui redit le sifflet de l'usine. La mitrailleuse fume encore et encore la chaudière laisse échapper la vapeur. L'ambulance regorge de blessés et l'hôpital refuse des malades. L'obus a ouvert ce ventre et la machine a coupé ce bras. Les crimes des mères, les pleurs des enfants font retentir à nos oreilles l'affreuse mélodie de la douleur, toujours la même.

Le drapeau blanc flotte : c'est l'armistice, c'est la trêve, pour une heure et pour un jour, les mains se tendent, les faces se sourient, les lèvres bégaient des mots d'amitié : ricanements d'hypocrisie et de mensonges.

Bonne vie à toi, propriétaire, qui me jetteras sur le pavé de la ville sans t'occuper du froid ou de l'averse ?

Bonne vie à toi, patron, qui me diminuas ces jours derniers, parce que faiblissait mon corps après la dure maladie que je contractai à ton service ?

Bonne vie, bonne vie à vous tous, boulangers, épiciers, débitants, qui enserriez ma misère de vos péages honteux et qui teniez commerce de chacun de mes besoins, de chacun de mes désirs !

Et bonne vie et bonne santé à tous, mâles et femelles lachés à travers la civilisation : bonne année à toi l'ouvrier honnête, à toi, maquereau régulier ; à toi, cataloguée du mariage, à toi, inscrite aux livres de police, à vous tous dont chacun des gestes, chacun des pas est un geste et un pas contre ma liberté, contre mon individualité ?

Ah ! Ah ! bonne vie et bonne santé ?

Vous voulez des vœux, en voilà. Que crève le propriétaire qui détient la place où j'étends mes membres et qui me vend l'air que je respire !

Que crève le patron qui, de longues heures, fait passer la charue de ses exigences sur le champ de mon corps !

Que crèvent ces loups âpres à la curée qui prélèvent la dîme sur mon coucher, mon repos, mes besoins, trompant mon esprit et empoisonnant mon corps !

Que crèvent les catalogués de tous sexes avec les désirs humains ne se satisfont que contre promesses, fidélités, argent ou platitudes !

Que crève l'officier qui commande le meurtre et le soldat qui lui obéit ; que crèvent le député qui fait la loi et l'électeur qui fait le député !

Que crève le riche qui s'accapare si large part du butin social, mais que crève surtout l'imbécile qui prépare sa patée.

Ah ! Ah ! C'est le jour de l'an !

Regardez donc autour de vous. Vous sentez plus vivant que jamais le mensonge social. Le plus simple d'entre vous devine partout l'hypocrisie gluantes des rapports sociaux. Le faux apparaît à tout pas. Ce jour-là, c'est la répétition de tous les autres jours de l'an. La vie actuelle n'est faite que de mensonge et de leurre. Les

hommes sont en perpétuelle bataille. Les pauvres se balladent du sourire de la concierge au rictus du bistrot et les riches de l'obséquiosité du laquais aux flatteries de la courtisane. Faces glabres et masques de joie.

La caresse de la putain a comme équivalent le sourire de la femme mariée. Et la défense du maquereau est pareille à la protection de l'époux. Truquages et intérêts.

Pour que nous puissions chanter la vie, un jour, en toute vérité, il faut, disons-le bien hautement, laisser le convenu et faire un âpre souhait : *que crève le vieux monde* avec son hypocrisie, sa morale, ses préjugés qui empoisonnent l'air et empêchent de respirer.

Que les hommes décident tout à coup de dire ce qu'ils pensent.

Faisons un jour de l'an où l'on ne se fera pas de vœux et de souhaits mensongers, mais où, au contraire, on videra sa pensée à la face de tous.

Ce jour-là, les hommes comprendront qu'il n'est véritablement pas possible de vivre dans une pareille atmosphère de lutte et d'antagonismes.

Ils chercheront à vivre d'autre façon. Ils voudront connaître les idées, les choses et les hommes qui les empêchent de venir à plus de bonheur.

La Propriété, la Patrie, les Dieux, l'Honneur courront risques d'être jetés à l'égout avec ceux qui vivent de ces puanteurs.

Et sera universel ce souhait qui semble si méchant et qui est pourtant rempli de douceur :

Que crève le vieux monde !

L'ANARCHIE  
n° 90 - décembre 1906

## LA JOIE DE VIVRE

Devant les fatigues de la lutte, combien ferment les yeux, croissent les bras, s'arrêtent, impuissants et découragés. Combien, et des meilleurs, sont tant lassés qu'ils quittent la vie, ne la trouvant pas digne d'être vécue. Quelques théories à la mode et la neurasthénie aidant, des hommes considèrent la mort comme la suprême libération.

Contre ces hommes, la société sort des arguments-clichés. On parle du but « moral » de la vie — on n'a pas le « droit » de se tuer — les douleurs « morales » doivent être supportées « courageusement » — l'homme a des « devoirs » — le suicide est une « lâcheté » — le partant est un « égoïste » — etc., toutes phrases à tendances religieuses et qui n'ont aucune valeur dans nos discussions rationnelles.

Qu'est donc le suicide ?

Le suicide est l'acte final d'une série de gestes que nous faisons tous plus ou moins selon que nous réagissons contre le milieu ou que le milieu réagit contre nous.

Tous les jours nous nous suicidons partiellement. Je me suicide lorsque je consens à demeurer dans un local où le soleil ne pénètre jamais, dans une chambre dont le cube d'air est si restreint que je suis comme étouffé à mon lever.

Je me suicide lorsque je fais des heures un travail absorbant une quantité d'énergie que je ne saurais récupérer, ou des heures d'un travail que je sais inutile.

Je me suicide lorsque je ne contente pas mon estomac par la quantité et la qualité d'aliments qui me sont nécessaires.

Je me suicide lorsque je vais au régiment obéir à des hommes et à des lois qui m'oppriment.

Je me suicide lorsque je porte à un individu par le geste du vote le *droit* de me gouverner pendant quatre ans.

Je me suicide lorsque je demande la permission d'aimer à mair ou à prête.

Je me suicide lorsque je ne reprends pas ma liberté d'amant

ou d'amante aussitôt la période d'amour passée.

Le suicide complet n'est que l'acte final de l'impuissance totale de réagir contre le milieu.

Les actes dont je viens de parler sont des suicides partiels, ils n'en sont pas moins des suicides. C'est parce que je n'ai pas la force de réagir contre la société que j'habite un local sans soleil et sans air ; que je ne mange pas à ma faim, que je suis soldat ou électeur, que j'acoquine mon amour à des lois ou à des durées.

Les ouvriers, tous les jours, *suicident* leur cerveau en le laissant dans l'inaction, en ne le faisant pas vivre, comme ils *suicident* en eux les goûts de peinture, de sculpture, de musique, à la satisfaction desquels tendent nos individus en réaction contre la cacophonie qui les entoure.

Il ne saurait être question, à propos du suicide, de *droit* ou de *devoir*, de *lacheté* ou de *courage* : c'est un problème purement matériel de puissance ou non puissance. On entend dire : « le suicide est un droit chez l'homme lorsqu'il constitue un besoin... — on ne peut enlever au prolétaire ce droit de vie ou de mort ».

Droit ? Besoin ?

Comment peut-on causer de son *droit* de ne respirer qu'à moitié, c'est-à-dire de *suicider* une grande partie de molécules favorables à sa santé au profit de molécules défavorables ; de son *droit* de ne pas manger à sa faim, par conséquent de *suicider* son estomac ; de son *droit* d'obéir, c'est-à-dire de *suicider* sa volonté ; de son *droit* d'aimer toujours telle femme désignée par la loi ou choisie par le désir d'une époque, c'est-à-dire de *suicider* tous les désirs des époques à venir ?

Substituez dans ces phrases au mot *droit* le mot *besoin* et seront-elles plus logiques ?

Il ne me vient pas à l'idée de « condamner » ces suicides partiels pas plus que le suicide définitif, mais je trouve douloureusement comique d'appeler *droit* ou *besoin* cet effacement du faible devant le fort sans avoir tout essayé. Ce ne sont que des excuses données à soi-même.

Tous les suicides sont des imbécillités, le suicide total plus que les autres, puisque dans les premiers on peut avoir l'idée de se reprendre.

Il semble qu'arrivée à l'heure de la disparition de l'individu, toute énergie pourrait se condenser en un seul point pour tâcher de réagir contre le milieu, même dans l'aléa de un pour mille d'échouer dans cet effort.

Cela semble encore plus nécessaire et naturel pour peu qu'on

laisse des personnes affectionnées derrière soi. Pour cette portion de soi, cette part d'énergie vous substituant, ne peut-on tenter une gigantesque lutte où, quel qu'inégal que soit le combat, le colosse Autorité est toujours ébranlé ?

Combien déclarent eux-mêmes mourir victimes de la société : ne pourraient-ils pas songer que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, leurs pareils, c'est-à-dire ceux qu'ils aiment, peuvent mourir victimes du même état de choses ? Un désir ne leur vient-il pas de transformer leur force vitale en énergie, en force, de brûler la pile au lieu d'en séparer les éléments ?

La crainte de la mort — de la disparition complète de sa forme humaine rejetée, on peut engager la lutte avec d'autant plus de force.

D'aucuns nous répondront : « Nous avons horreur du sang versé — Nous ne voulons pas nous attaquer à cette société, à ces hommes qui nous paraissent inconscients et irresponsables ».

L'objection première n'en est pas une. La lutte ne prend-elle que cette forme ? N'est-elle pas multiple, diverse et tous les individus qui en ont compris l'utilité ne peuvent-ils pas trouver à s'y employer selon leur tempérament ?

La seconde est trop imprécise. *Société, conscience, responsabilité*, voilà des mots trop souvent répétés et peu expliqués.

Sans conscience et sans responsabilité, la ronce qui obstrue le chemin, le serpent qui pique, le microbe de la tuberculose, et pourtant nous nous défendons.

Encore plus irresponsables (au sens relatif du mot) le blé que nous fauchons, le bœuf que nous tuons, les abeilles que nous volons. Et pourtant nous les attaquons.

Je ne vois ni irresponsables, ni responsables. Je vois des causes de ma souffrance, du non-développement de mon individu et tous mes efforts tendent à les supprimer ou à les gagner par tous les moyens.

Selon ma force de résistance, j'assimile ou je rejette, je suis assimilé ou je suis rejeté, voilà tout.

Il est d'autres objections, mais plus étranges, prenant une forme neurasténiquement scientifique : « Etudiez l'astronomie, vous comprendrez à quelle durée négligeable on peut comparer la vie humaine par rapport à l'infini. La mort est une transformation et non une fin. »

Pour ma part, je ne conçois pas l'infini, étant fini, mais je sais que la durée est faite de siècles, les siècles d'ans, les ans de jours, les jours d'heures, les heures de minutes, etc. Je sais que le

temps n'est fait que de l'accumulation des secondes et que l'immensément grand n'est fait que de l'infiniment petit. Si courte soit notre vie elle a son importance numérique au point de vue du tout. Ne l'aurait-elle pas qu'il m'importerait peu, ne regardant la vie qu'à mon point de vue, avec mes yeux... et tout me semblant n'avoir fait que nous préparer, ceux qui m'entourent et moi.

La pierre caresse la tête tombant d'un mètre, ouvre la tête tombant de vingt mètres. Arrêtée en chemin, au point de vue du tout, rien de plus, rien de moins, mais elle n'aurait pas pris cette énergie qui la faisait une puissance.

J'ignore le tout que je ne peux concevoir, c'est moi que je regarde et il y a disparition ou plutôt non-assimilation de force à mon détriment lors d'un suicide partiel ou d'un suicide complet.

La mort est la fin d'une énergie humaine, comme la dissociation des éléments d'une pile est la fin de l'électricité qu'elle dégageait, comme la dissociation des fils d'un tissu est la fin de la force de ce tissu. La mort est la fin de mon « moi », c'est plus qu'une transformation.

Il en est qui vous disent : « Le but de la vie est le bonheur », et qui prétendent ne pouvoir l'atteindre. La vie est la vie, cela me semble plus simple. La vie est le bonheur, le bonheur est la vie.

Je n'éprouve de douleur que lorsque mes tentatives d'assimilation sont arrêtées dans un suicide partiel. Tous les actes de la vie me sont une joie, à respirer l'air pur, j'éprouve du bonheur, mes poumons se dilatent, une impression de force me fait resplendir. L'heure du travail et celle du repos me portent même plaisir. L'heure qui appelle le repas ; le repas lui-même avec son travail de mastication ; l'heure qui la suit avec son travail intérieur me donne des joies différentes.

Evoquerai-je les délicieuses attentes de l'amour, les sensations puissantes de la rencontre sexuelle, les heures si voluptueusement lasses de l'après.

Parlerai-je de la joie des yeux, de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, de tous les sens, en un mot, de tous les délices de la conversation et de la pensée. La vie est un bonheur.

La vie n'a pas de but. Elle est. Pourquoi vouloir un but, un commencement, une fin ?

Répétons-nous. Lorsque jetés dans les pierres d'un éboulement, avides d'air, nous cassons notre tête contre le rocher, lorsque pris dans l'enlissement de la société actuelle, avides d'idéal — pour préciser ce terme vague, avides du développement intégral de soi et des aimés — nous arrêtons notre vie, nous n'obéissons pas

à un *besoin* ou à un *droit*, mais à l'obsession de l'obstacle. Nous ne faisons pas un acte volontaire, comme le prétendent les partisans de la mort, nous obéissons à la poussée du milieu qui nous écrase et nous ne partons qu'à l'heure exacte où la charge est trop lourde pour nos épaules.

« Alors, diront-ils, nous ne partirons qu'à notre heure, et notre heure, c'est dès maintenant. » Oui. Mais parce qu'ils envisagent leur défaite à l'avance ; résignés, ils n'ont pas développé leurs tissus en vue de la résistance, ils n'ont pas fait d'effort pour réagir contre l'enlissement sale du milieu. Inconscients de leur beauté, de leur force, ils ajoutent à la force objective de l'obstacle toute la force subjective de leur acceptation. Comme les résignés aux suicides partiels, ils se résignent au grand suicide. Ils sont mangés par le milieu, avide de leur chair, désireux d'écraser toute l'énergie qui promet.

Leur erreur est de croire disparaître par leur volonté de choisir leur heure, alors qu'ils meurent écrasés impitoyablement par la canaillerie des uns, la veulerie des autres.

Dans un local infesté des germes mauvais du typhus, de la tuberculose, je ne songe pas à me faire disparaître pour éviter la maladie, mais bien plutôt à y faire entrer le jour et à y jeter un désinfectant, sans crainte de tuer des milliers de microbes. Dans la société actuelle, empuantie par les ordures conventionnelles de propriété, de patrie, de religion, de famille, par l'ignorance, écrasé par les forces gouvernementales et l'inertie des gouvernés, je ne veux pas non plus disparaître mais y faire entrer le soleil de la vérité, y jeter un désinfectant, la purifier par n'importe quel moyen. Même après la mort, j'aurais encore le désir de changer mon corps en phénol ou en picrate pour assainir l'humanité.

Et si je suis écrasé dans cet effort, je ne serai pas effacé, j'aurai réagi contre le milieu, j'aurai vécu peu mais intensément, j'aurai peut-être ouvert la brèche par où passeront des énergies pareilles à la mienne.

Non, la vie n'est pas mauvaise mais les conditions dans lesquelles nous la vivons. Donc, ne nous en prenons pas à elle, mais à ces conditions : changeons-les.

Il faut vivre, désirer vivre encore plus. N'acceptons même plus de suicides partiels.

Soyons désireux de connaître toutes les jouissances, tous les bonheurs, toutes les sensations. Ne soyons résignés à aucune diminution de notre « moi ». Soyons les affamés de la vie que les désirs font sortir de la turpitude, de la veulerie et assimilons la terre à notre idée de beauté.



Que nos vœux s'unissent, magnifiques, et enfin nous connaissons la joie de vivre en son absolu.

*Aimons la vie !*

L'ANARCHIE  
n° 107 - avril 1907

## L'INDIVIDUALISME

Tous les lecteurs de l'*Anarchie* savent que je suis un bonhomme à marottes. J'aime le travail utile, j'ai une antipathie marquée pour les troueurs de carton ; je ne lis qu'avec peine les livres de sociologie et je tâche d'ignorer ce que clament les députés, ce que bafouillent nos sénateurs, ce qu'écrivent nos grands hommes. Ainsi étant, j'ai le bonheur de n'avoir nullement souffert, de n'avoir été nullement désillusionné quand Clémenceau s'est qualifié de première vache(1) de France, quand Briand est devenu le ferme soutien de la patrie et de l'église, quand Urbain Gohier s'est associé avec Bunau-Varilla du *Matin*. J'ai souri simplement comme j'avais souri devant la mine allongée des anarchisants alors que Rochefort s'associait au Mercier de l'Etat-Major.

Comme je me plais à le reconnaître moi-même, je suis donc un mauvais bougre. mais ne croyez pas que je puisse pousser à l'absolu toutes mes théories. Pour assurer mon existence, je fais bien des imbécillités ; j'ai des amis contrôleurs au Métro ; je sais que Loubet n'est plus président de la République... et je viens de lire un livre de sociologie de six cents pages.

Cinq cent quatre vingt-dix pages in-18°, si vous voulez que je sois exact, et cela pas plutôt que je fermis un autre bouquin de cinq cent cinquante pages in-8°. Tout cela pour rendre service au Bibliographe qui se déclarait surchargé. Il y a de quoi être malade et ne plus savoir que penser au milieu de tous ces systèmes économiques tant socialistes qu'individualistes.

\*  
\*\*

Ces bouquins venaient en droite ligne de chez Armand Colin, lequel a la spécialisation paraît-il, de ce genre sociologique honnête. L'académie sérieuse et libérale édite chez lui. Venait en droite ligne, moyennant argent, car cet éditeur ne paraît pas fort se soucier de la critique de l'*anarchie* et ne trouve pas bon de nous faire le service même après demande. or, voyez les coups du sort, la critique marche de trois colonnes.

Je passerai rapidement sur le premier livre lu. Il est intitulé :

*Les Systèmes socialistes et l'Evolution économique*(2). L'auteur est Maurice Bourguin, professeur en quelque faculté de droit. Ecrit « pour les hommes préoccupés de la question sociale qui cherchent sincèrement à s'orienter dans la recherche de la vérité » c'est une œuvre médiocre et de mauvaise foi. On voit le parti pris depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Les systèmes socialistes — systèmes que je combats moi-même très aprement — y sont présentés sous le jour le plus mensonger possible. Tout ce qui est de nature essentiellement ouvrière, susceptible de porter quelque changement véritable dans les bases mêmes du capitalisme, de la propriété est tracé de façon ridicule. Tous les palliatifs, tous les moyens ternes, tous les truquages gouvernementaux sont dessinés avec des traits fermes afin de faire ressortir l'intérêt porté à la classe ouvrière. Sous prétexte d'utiliser la méthode expérimentale, l'auteur fait usage de statistiques et de chiffres qui ne prouvent rien du tout. Dans quelques détails, lorsqu'il n'a pas à parler, Bourguin fournit une documentation qui, si elle est exacte, n'est pas sans utilité. Mais c'est tout.

Ce livre a l'avantage pour nous, de n'être pas « dangereux ». Il est exécrable, monotone ; le lecteur le moins avisé y lit le parti pris ; son prix lui-même l'écarte de notre route. Ceux qu'il touche, sont ceux qui ont besoin à tout prix d'arguments si peu vraisemblables soient-ils. Evidemment « l'anarchisme et le communisme resteront en dehors de cette étude » nous dit l'auteur. Grand merci.

Je ne vous aurais certainement pas dérangé, si le second livre eût été pareil. Il n'en est rien. Son titre : *L'Individualisme économique et social*(3) ; son auteur : Albert Schatz, professeur aussi en quelque faculté de droit. Le style en est clair, agréable. Les différentes doctrines y sont présentées avec esprit. L'auteur s'est efforcé d'entrer successivement dans la façon de penser de chacun des économistes dont il parle et disons-le, il y a réussi. Peut-être n'y a-t-il pris que les matériaux qui facilitaient sa thèse ? Mais, au moins, il a l'avantage de savoir dorer la pilule. Quand nous le suivons à travers le passé, que nous nous attardons à la lecture de l'œuvre des individualistes contre l'Etat nous ne pouvons nous empêcher de revivre les paroles dites. Ainsi, j'éprouvais la même impression alors que je suivais le cours de Victor Basch, sur le même sujet, aux Sociétés Savantes. Mais cette impression n'est qu'une impression de sentiment, elle ne dure pas devant le raisonnement (Ah ! cette maudite Raison, dirait A. Schatz). On devine rapidement où veut nous mener l'auteur, à l'acceptation de la fameuse théorie individuelle classique... et libérale.

Nous ne nions pas la valeur des théoriciens individualistes qu'il nous présente, ni même son art de nous les présenter. Mais nous savons que de tous temps, l'œuvre des meilleurs de l'élite intellectuelle a su être détournée au profit de ceux qui possèdent. Et souvent les théories les plus osées sont devenues — avec quelques accommodements — les théories les plus respectueuses de la propriété et de « l'ordre » ! Les cerveaux les plus puissants se mettent à gages !

Voyons donc l'œuvre présente :

C'est le résumé d'un cours d'histoire des doctrines économiques, nous dit l'auteur. C'est l'histoire des doctrines prises et présentées par ceux qui possèdent à ceux qui ne possèdent pas, voire même à ceux qui veulent posséder « trop », afin d'éviter l'envahissement de leur propriété, disons-nous plus justement.

Des antimercantilistes jusqu'à Spencer en passant pas ceux de l'école moral, par les physiocrates, par Hume et A. Smith de l'École anglaise, par Malthus et sa théorie de la population, par Ricardo et sa théorie de la rente, Dunoyer et son libéralisme absolu, par ceux de l'école orthodoxe avec Bastiat, ceux de l'école historique avec Taine et ceux de l'école chrétienne avec Le Play. Ce ne sont là que les différentes formes de l'esprit bourgeois *libéral*, — libéral, car les mots ont leur ironie.

C'est la glorification de l'individu qui possède, c'est sa défense, c'est l'histoire des différentes doctrines présentées tour à tour comme les meilleures pour empêcher la majorité des hommes d'arriver au libre-développement de leur individualité. Il est vrai que c'est toujours au nom de l'individualisme... de ceux qui sont arrivés.

Ces différentes méthodes individualistes qui ne veulent accepter aucun maître, aucune loi, aucune restriction pouvant entraver la puissance de l'individu, acceptent comme acquis et sacré le fait même de la propriété terrienne de la richesse industrielle. Elles s'appliquent à ceux qui possèdent... et à leurs valets.

L'homme, selon qu'il sera fils de propriétaire ou de non-propriétaire, pourra ou ne pourra pas affirmer son individualité. Au nom de la gloire de l'individu, l'un devra travailler à l'affirmation de la puissance de l'autre. Ce dernier devra tout faire pour assurer l'intégrité de sa fortune, le premier devra tout faire pour commencer la sienne... sauf attaquer les bases de la propriété... elles sont intangibles !

Sous le couvert de libéralisme, d'individualisme on écrase le développement du plus grand nombre des individus au profit du plus petit nombre.

Si l'individu doit tout faire pour arriver à conquérir une « si-

tuation », à se développer, il doit pourtant s'occuper de certaines règles, de certaines morales, de certains respects. Tout ce qui peut vouloir contrebalancer la force des individus en puissance par celle des individus en devenir est considéré comme une entrave à l'individualité des premiers. Nos libéraux poussent les hauts cris. Si une loi *semble favoriser* les faibles, ceux qui sont nés hors des moyens économiques, l'auteur nous montre que c'est une loi anti-individuelle, mais il oublie de dire tout le travail souterrain de la morale, de la philosophie, des usages qui font accepter comme un fait acquis et inviolable la répartition sociale de la richesse.

Notre individualisme n'a aucun rapport avec cet individualisme tronqué, préparé à l'usage de la société présente. Le moi, l'individu que nous voulons dégager des autres hommes se manifeste avec des moyens égaux semblables à celui des autres « mois », des autres individus. Il ne saurait être logique de conserver la répartition actuelle des richesses et des profits tant matériels que « moraux », et de parler de tels individus développés ou non alors qu'on ne se trouve qu'en face d'hommes plus ou moins favorisés. Si nous ne désirons pas que les individus soient identiques, nous nous plaignons à les voir égaux devant les puissances sociales et économiques. Et nous travaillons à faire que l'inégalité entre le pauvre et le riche ne soit plus, car elle n'affirme pas la puissance des individus mais bien plutôt celle des fortunes.

Rien de plus curieux que cette ignorance des auteurs sociologiques classiques lorsqu'il s'agit de parler de l'anarchisme, dans son évolution présente. Ils ne peuvent connaître la manifestation de l'individu, la vie d'un peuple, la réalité d'une pensée qu'en lisant dans les livres et les rapports, ils ne savent pas voir par eux-mêmes. Ou peut-être aussi, ils ne doivent voir que ceux qu'on leur dit de voir.

Lorsque, parlant de l'individualisme, Schatz est obligé de toucher à l'anarchisme, il s'en débarrasse en quelques mots. Il y a, dit-il, deux doctrines anarchistes : l'une est un grossissement du socialisme, l'autre est un grossissement de l'individualisme. La première est celle du prince Kropotkine, l'autre est celle de Stirner, un peu celle de Proudhon. Et il s'occupe de ces deux derniers auteurs.

Si au lieu de chercher chez Eltsbacher, il avait essayé de se documenter lui-même, il aurait peut-être pu voir un nouveau courant anarchiste qui l'aurait déconcerté. Ce courant pour dire vrai n'est pas nouveau : il n'est que l'évolution naturelle de l'idée anarchiste. Ceux qui le défendent s'appellent anarchistes tout simplement, mais quand on veut les pousser plus à fond, ils se déclarent :

*Communistes-anarchistes* et pour sortir du domaine utopique dont Schatz nous accorde si facilement l'exploitation, ils s'efforcent de vivre leurs idées en les mettant en pratique immédiatement.

Ces hommes, ami Schatz, peuvent se réclamer de De Mandeville, de bien des physiocrates, de Malthus, de Stuart Mill en vous laissant, il est vrai Bastiat, le Play et Sanguier. Ils peuvent prendre à Dunoyer et à Spencer, mais ils ne comprennent pas l'individu courbé sous l'obéissance d'un Dieu hypothétique et le respect à une Propriété que trop réelle.

Si l'aristocratie d'un Nietzsche ou d'un Ibsen, la passion réagissante d'un Stirner ou d'un Proudhon sollicitent leur attention, ils n'en concluent pas moins que la réalité est plus intéressante que l'utopie.

A votre grand regret, j'en suis sûr, ceux qui n'ont pas l'appétit des individualistes libéraux ne veulent pas non plus cultiver les paradoxes du « moi » ou de « l'unique » dont la propriété serait de crever de faim.

L'auteur disait dans sa préface qu'il faisait ce résumé pour atteindre un plus grand nombre de personnes. La conclusion qu'il lui donne me permettrait presque d'établir que ce livre devait avoir la prétention de satisfaire à la tendance pratique de l'esprit des jeunes gens, des hommes de la génération actuelle. Les anarchistes ne se laissent pas prendre à ces jeux-là.

Après voir touché à toutes les cordes de l'individualisme, voire catholique et papal avec Le Play, Sanguier et Léon XIII, glorifié le développement moral et économique de l'individu avec Malthus, Stuart Mill, Nietzsche et Renan, l'auteur fait une conclusion qui pourrait sembler en complet désaccord avec sa thèse, tant elle est floue et lâche, mais qui est bien l'aboutissant logique du genre d'individualisme qu'il prône. Cette méthode ne peut former que des maîtres et des esclaves, jamais des hommes.

L'auteur propose aux éducateurs de choisir parmi leurs auditeurs, « celui » en qui ils voient « un futur conducteur de peuple » et voici, en substance, ce qu'ils devraient lui dire :

« Tu ne connais le monde que par les poètes, c'est-à-dire tu le connais mal. C'est aux économistes qu'il appartient d'achever ton éducation. Ne crois pas t'abaisser en acceptant leur éducation. Ne crois pas t'abaisser en acceptant leur discipline. Tout ce que les hommes ont fait de beau a pour support la richesse sociale créée par la foule obscure des travailleurs. Les hommes ne sont pas bons, ce qui les fait vivre en paix, c'est l'intérêt ; ne leur demande jamais de service qu'ils n'aient avantage à te servir. Aies pour principe de respecter l'ordre naturel.

Si ta Raison proteste contre lui ne va pas détruire cet ordre, mais force ta Raison à en comprendre la nécessité. La Raison nous est venue sur le tard : elle est l'ouvrier de la onzième heure, si elle n'est pas la mouche du coche. Méfie-toi de ses prétentions indis-crètes.

Je cite ce passage textuel pour signaler la tendance générale de l'auteur contre le rationalisme, tendance que j'avais omis de signaler. C'est avec cet art que l'auteur se sert de certains arguments pour les retourner contre ceux qui les donnent, ainsi déclarant que l'homme n'a pas de droits, il arrive à dire :

« Tu n'as pas à revendiquer des droits, mais à accomplir des devoirs. Tu n'éprouveras la joie de vivre, tu ne seras fort qu'en cultivant toi-même ta force et dans les tristesses de la vie, c'est en toi-même que tu trouveras le réconfort. Développe donc en toi moins la Raison que la volonté intelligente, car la Raison est faible, malgré son orgueil. *N'aies pas l'ambition de changer le monde, même s'il te déplaît, tu y perdrais ton emps. Accepte-le courageusement comme il est, ne lui demande que ce qu'il peut donner et ne te préoccupe que d'accomplir généreusement et virilement ta tâche.* Ce qu'il te faut et ce que tu peux transformer, c'est toi-même.

Partant donc de pensées semblables aux nôtres — la culture du moi, de la volonté d'être — l'auteur sait arriver adroitement à des conclusions absolument opposées. Le moi qu'il faut transformer, la volonté tenace qu'il faut avoir, c'est dans le but de grimper à une situation quelconque, de prendre place à l'assiette. Voilà le développement final de l'individu selon Schatz.

Et il continue, critiquant avec d'autant plus d'art que la tâche est facile, les réformes ouvrières, les promesses radicales et socialistes.

Anna Mahé parlait, il y a longtemps, dans *L'Anarchie*, de l'admiration qu'elle avait pour le livre de lecture *Le Tour de France par deux Enfants*. Elle disait combien il répondait au but que s'était proposé l'auteur, celui de moraliser, d'influencer, d'abrutir en un mot le cerveau des jeunes enfants du peuple. Elle montrait tout le respect qu'il savait inspirer pour la loi, la justice, la patrie, la propriété, etc.

Le livre de Schatz s'adresse à une autre « classe », à des fils de bourgeois, de fonctionnaires, à des jeunes gens que pourrait avoir touché le désir de plus de beauté et de logique économique de par le monde. Ce livre est une douche froide. La forme réaliste que prend l'auteur est fausse, mais encore faut-il découvrir sa ruse et beaucoup peuvent s'y laisser tromper.

Ce livre veut détruire, veut entraver une force nouvelle qui libérera les hommes lorsqu'ils sauront s'en rendre maîtres.

Cette force est faite du courant communiste et du courant individualiste enfin fusionnant l'un dans l'autre et trouvant leur aboutissant logique dans *l'anarchisme*.

L'ANARCHIE  
n° 146 - 23/01/1908

---

#### Notes

(1) Tout de même un peu, parce que j'aime les vaches et que cette comparaison m'a offusqué. Le terme me semble bien inexact.

(2) Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris. 10 fr.

(3) Armand Colin, 5, rue Mézières, Paris. 5 fr.

## TERRORISME

Une fois de plus, les événements viennent démontrer que le terrorisme n'est pas la méthode exclusive des anarchistes, mais bien la méthode logiquement employée par tous ceux qui voient la réalisation de leurs théories repoussée à l'an 3 000.

Les anarchistes peuvent être terroristes, les terroristes ne sont pas forcément anarchistes. Le terrorisme est une façon d'être de la lutte dont on se sert ordinairement après avoir essayé d'autres formes.

Les anarchistes ont pu envisager et usager cette forme de la lutte plus que d'autres, étant, par la nature même de leurs revendications mondiales, bien loin de la réalisation de leurs desiderata par les formes pacifiques.

On a eu tort d'associer le mot anarchiste au mot terroriste, de telle façon que l'un évoque toujours l'autre. Le terrorisme a été employé à toutes les époques et par tous les partis. Il a été l'arme redoutable et mystérieuse des victimes contre les oppresseurs. Les tyrans en ont connu l'âpreté aigüe. Les moyens employés sont variés : le poignard de Brutus devient la machine infernale de Fieschi, après avoir été la guillotine jacobine de Clémenceau.

Les anarchistes ayant trouvé d'autres causes que les rois ou les ministres, à l'empêchement de leur mode d'être, ont pu étendre la part des « responsables » et vouloir « terroriser » un grand nombre d'individus — les détenteurs de la richesse, par exemple —. De plus, venant à une époque où l'évolution scientifique décelait des moyens plus expéditifs que le poignard ou le revolver, ils ont été portés à s'en servir. Cette différenciation et cette extension nouvelles firent oublier des méthodes déjà connues et appliquées par d'autres partis et s'établir l'idée que les anarchistes seuls étaient terroristes, régicides, et surtout qu'ils l'étaient à l'exclusion de toute autre méthode. Les événements de Russie et ceux du Portugal détruisent cette légende. Les autres partis — le socialisme, le républicanisme en ces circonstances — l'utilisent avec succès d'ailleurs.

Pour le deuxième point de la légende, disons que les anarchistes ne sont pas des nihilistes. Etre contre l'autorité, le comman-

dement ne veut pas dire être contre tout. Ce serait plutôt dire être pour tout. Travailler à supprimer les entraves de l'individu est faire œuvre de vie.

Que ceux qui savent lire pour déchiffrer les mots, mais pas assez pour en comprendre le sens, ne trouvent pas dans les phrases précédentes une excuse honteuse à l'emploi du terrorisme. Ils se tromperaient et je veux leur éviter cette peine.

Ce qui a pu aussi établir l'idée que les anarchistes étaient seuls terroristes, c'est qu'ils sont les seuls qui ont la « loyauté » de défendre l'emploi de ce moyen, comme le chirurgien défend l'ablation de tel ou tel membre.

Ceux qui amènent Ravailac prient pour Henri IV et pleurent sa mort et Clémenceau envoie des condoléances aux victimes des disciples de ceux qui le mirent au pouvoir. Les anarchistes expliquent l'utilité de recourir à telles formes ; ils montrent ces révolutions toutes personnelles comme déterminées par l'impossibilité d'accomplir des révolutions plus générales. Ils prouvent que souventes fois les petits effets produisent de grandes causes, que le chatouillement de la membrane pituitaire provoque un éternuement qui ébranle tout l'organisme que la mort dans telles ou telles conditions de tel ou tel individu peut provoquer un ébranlement social économisant, en définitive, des vies plus intéressantes. Ils mettent simplement cette méthode, à côté des autres méthodes d'action et de persuasion mais non à leur exclusion.

Des tempéraments peuvent se refuser à employer ce moyen, mais s'ils sont anarchistes véritablement ils ne peuvent en condamner l'emploi chez d'autres. On peut quelquefois en discuter la valeur en telle occasion, sans, pour cela, déclarer que la méthode est mauvaise en toutes occasions.

Pour ma part, si je trouve mauvais que l'on veuille limiter l'anarchisme à l'exercice de cette seule méthode et faire de l'anarchiste un simple terroriste ; je dirais que la forme terroriste m'a semblé exactement appropriée à certaines époques et à certaines circonstances.

Et je regrette autant la tendance qui veut ne voir en nous que des terroristes, que la tendance sentimentale qui voudrait nous faire abandonner les moyens du terrorisme, alors que nous ne sommes qu'aux balbutiements de la pratique anarchiste.

L'ANARCHIE  
n° 148 - 06/02/1908

## TABLE DES MATIÈRES

Compagnons.....	P. 3
Biographie.....	P. 5
La liberté.....	P. 7
Nous allons.....	P. 13
Obsession.....	P. 17
A nos amis qui s'arrêtent.....	P. 19
Aux résignés.....	P. 23
La bonne discipline.....	P. 27
Socialisme et anarchisme.....	P. 31
A la conquête du bonheur.....	P. 35
Que crève le vieux monde.....	P. 39
La joie de vivre.....	P. 43
L'individualisme.....	P. 49
Terrorisme.....	P. 57